

# MARIE-CLAIRE



4° Jo 266

NOS ENFANTS

PRIX  
1.50

## UNE HISTOIRE VRAIE PAR TITAYNA

# SARAMANI

princesse et danseuse

Le sampan, qui glissait le long du Mé-Kong, halé dans les rapides par des hommes nus surgis de la brousse, abritait une famille très nombreuse. En saison des pluies, la chaleur est lourde au Cambodge, et, à l'époque où se place le début de cette histoire, l'absence de route et de chemin privait de nourriture les populations isolées par les eaux.

Parmi les enfants qui vivaient une partie de l'année sur le sampan, une petite fille de six ans avait réussi à attirer sur elle l'attention de sa famille, quoique étant une fille.

Un jour, avec des terres ocre, des charbons brûlés et du rouge pris aux fleurs d'hibiscus, elle s'était maquillée telle une déesse de conte de fées et s'était mise à imiter les pas de danse qu'elle avait vus lors de la fête du village.

De ce jour, son père éprouvait une certaine fierté à la montrer à ses amis et décida que, si le Ciel le permettait, il en ferait une danseuse royale.

A quelque temps de là, l'eau du fleuve monta, les pluies redoublèrent de force et les rives d'argile sur lesquelles étaient plantées les cases des pêcheurs furent emportées par le courant. Le sampan fut emporté avec rapidité, comme un tronc d'arbre, pour aller se briser à demi dans un tournant.

Ce fut là qu'un homme vêtu de soie recueillit la famille à bord de son bateau ancré avec sûreté un peu plus loin et consentit à emmener ses protégés à Kompong-Phi. Là résidait un oncle éloigné dont la famille évoquait le nom avec respect, car il était premier ministre, le plus grand mandarin du royaume.

L'oncle se montra grand seigneur avec ses parents et proposa de s'occuper de la petite fille si elle voulait devenir une danseuse.

L'enfant travaillait avec tant d'ardeur, son corps se mouvait avec tant de liberté dans les pas les plus compliqués, que, très vite, elle devint capable d'exécuter les rites qui demandent des années d'études.

● La vie était belle et s'ouvrait devant Saramani avec tant de promesses qu'elle pouvait tout en espérer. Ce fut à ce moment que l'oncle mourut, que sa fortune fut divisée et que le corps de ballet qu'il possédait fut dispersé.

En quête d'une situation, le père de la jeune danseuse obtint le poste de chef des lecteurs royaux. Il présenta sa fille au roi Zavanakast, qui lui donna trois barres d'argent et la confia à la première maîtresse du corps de ballet. Saramani eut des chances de devenir un jour danseuse royale.

L'enfant, favorite du roi, est redoutée de ses compagnons qui craignent ses moqueries, ses espiègleries et ses critiques. Quelques-unes la croient méchante alors qu'elle est seulement espiègle. D'ailleurs, tout cela importe peu à l'enfant qui ne vit que d'ambition. En son cœur elle est jalouse des grandes danseuses qui ont seize ans et jouent les premiers rôles du répertoire.

● Un an après, le roi, qu'elle aimait comme un père, mourut.

Ce fut le frère du roi, qui habitait un palais au nord du pays, qui recueillit l'héritage du palais royal. C'était un homme brutal et vulgaire, qui nomma sa fille, la princesse Van-Thida, maîtresse de ballet. La princesse s'enivrait chaque jour, fumait comme un sampannier.

Vivre dans cette cour débauchée est un désespoir pour Saramani et pour son amie, la danseuse Ronn. Serrées l'une contre l'autre la nuit elles pleurent longuement dans les bras l'une de l'autre et ne peuvent se résigner.

Une nuit toutes deux décident de fuir ensemble.

Où peuvent-elles se réfugier?

Deux ou trois ans auparavant était apparu à la cour du Cambodge un étrange bonze dont le visage ressemblait à celui des hommes d'Occident. Cet ancien bonze, qui habite aujourd'hui Paris, s'appelle Komlah Meyer.

A seize ans, envoyé en Indochine dans le cadre des fonctionnaires du gouvernement français, il avait été tellement séduit par la

religion cambodgienne qu'il s'était converti, avait rasé sa tête et revêtu la tunique de soie jaune des prêtres khmers. A ce titre, il vivait dans le palais où il avait vu danser Saramani. Elle lui était apparue le torse nu, la tête couverte d'une tiare d'or. La beauté du corps de l'adolescente l'avait frappé au point que, dans son esprit, il confondait maintenant sa foi et son amour. Quand les deux amis décidèrent de fuir, Saramani, qui comprenait l'amour qu'elle avait inspiré, suggéra : « Si nous allions chez le Français? »

Quelques jours plus tard, le jeune garçon de dix-huit ans et la jeune fille de treize fuyaient ensemble à travers la forêt, ayant abandonné le roi, l'amie qui ne vivait que de sa tendresse, les serments faits aux dieux et les lois. Ils oubliaient tout ce qui n'était pas eux.

● Pendant ce temps, le roi lançait des émissaires à travers la forêt pour retrouver les fugitifs et les condamner à mort. Mais ceux-ci, épuisés de fatigue, arrivèrent à un poste français, se placèrent sous la protection du résident de France et s'épousèrent suivant la loi cambodgienne. Un an après naissait une petite fille.

— Elle s'appellera comme moi : Saramani, dit la mère.

— Elle s'appellera Solange Meyer, dit le père, car elle portera mon nom.

Tous deux, pleins d'amour, se penchent sur le berceau où le bébé souriait aux anges.

Pour vivre, Meyer et Saramani menaient la vie de paysans. Ils cultivaient la terre, élevaient quelques bœufs, cueillaient des fruits et mangeaient du riz.

La vie était si belle pour eux qu'elle semblait devoir durer toujours. Malheureusement, ils n'étaient pas maîtres de leur destinée : quatre ans plus tard, entre eux deux l'amour était mort.

Saramani comprit la nostalgie de son époux. Pour lui permettre de retourner en France, elle vendit ses derniers bijoux et s'endetta.

● A partir du moment où il eut pris le bateau qui, par l'Océan Indien, la mer Rouge et la Méditerranée, devait le reconduire à Marseille, la jeune Cambodgienne attendit son retour. Ce fut en vain. Elle ne reçut ni lettres ni nouvelles et lorsque, dans une épidémie de peste, elle fut terrassée par le mal, elle mourut en demandant pardon à son dieu de l'erreur qu'elle avait commise et dont elle acceptait le châtement... Le bébé fut recueilli et envoyé en France.

C'est pour vous parler de ce bébé que je vous ai conté toute cette histoire.

Ce bébé a aujourd'hui vingt ans. C'est une jeune fille longue et mince dont le corps est d'une beauté sans défaut. Comme sa mère à qui elle ressemble, elle s'appelle Saramani. Pourtant, son passeport porte le nom plus banal de Solange Meyer.

Jusqu'à maintenant, la vie lui a été si dure et si chargée d'épreuves que ses yeux, légèrement bridés, en ont gardé une détresse, mais c'est un besoin de gaieté que cache sa mélancolie.

Je sais aussi la sensibilité qu'elle dissimule sous une apparente brusquerie.

Saramani est danseuse. Sa danse est toute sa vie.

Quand elle retrouve les rythmes et les mouvements pour lesquels sont créés son visage et son corps, elle se transfigure, illuminée.

Elle se priverait de manger pour pouvoir payer une fois de plus l'accompagnateur qui lui permet de travailler. Elle est sans doute aujourd'hui la plus grande danseuse d'Extrême-Orient.

Ni elle ni moi ni personne ne peut préjuger ce que l'avenir lui réserve. Le talent et la réussite ne se rencontrent pas toujours. Pourtant, je crois que les rêves de gloire que Saramani, première danseuse du roi, a légués à sa fille Saramani, jeune fille française, se réaliseront un jour.

TITAYNA.

